



HAL
open science

Écrire avec le document : quels enjeux pour la recherche et la création littéraire contemporaines ?

Camille Bloomfield, Marie-Jeanne Zenetti

► To cite this version:

Camille Bloomfield, Marie-Jeanne Zenetti. Écrire avec le document : quels enjeux pour la recherche et la création littéraire contemporaines ?. *Littérature*, 2012, n°166 (2), pp.7-12. 10.3917/litt.166.0007 . hal-04511793

HAL Id: hal-04511793

<https://hal.univ-lyon2.fr/hal-04511793>

Submitted on 29 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCRIRE AVEC LE DOCUMENT : QUELS ENJEUX POUR LA RECHERCHE ET LA CRÉATION LITTÉRAIRE CONTEMPORAINES ?

Par Camille Bloomfield et Marie-Jeanne Zenetti (Université Paris 8)

La notion de document recouvre des enjeux complexes, qui se manifestent d'emblée dans la difficulté qu'il y a à le définir. Dans les définitions des dictionnaires, le terme est toujours associé au verbe « servir ». Le Grand Robert le définit ainsi comme un « écrit servant de preuve ou de renseignement, par ext. toute base de connaissance, fixée matériellement, susceptible d'être utilisée pour consultation, étude ou preuve » ou comme « ce qui sert de preuve, de témoignage ». Dans le Littré, le terme désigne une « chose qui enseigne ou renseigne, [synonyme de] titre, [ou de] preuve ». Cette insistance sur une définition du document comme ce qui seconde toujours un autre discours semble indiquer que celui-ci existerait avant tout comme aide ou appui, et qu'il serait nécessairement pris dans différents usages – usages effectifs ou virtuels. Le document constituerait ainsi un objet « circonstanciel », selon l'expression proposée par Jean-François Chevrier et Philippe Roussin dans leur présentation du numéro de la revue *Communications* consacrée au *Parti-pris du document*¹.

Cette première approche définitionnelle invite donc à concevoir le document comme un matériau, et de nature variable : tout écrit, comme toute image, est ainsi susceptible d'être un jour constitué en document. Par conséquent, la seule permanence définitionnelle du document ne serait pas de nature mais d'usage. Le document ne se définit pas en soi et au présent, mais par rapport à un dehors. D'une part, en effet, il est toujours pris entre un réel, dont il prétend rendre compte, et des discours (analyses, démonstrations, interprétations) qui s'appuient sur lui, le prolongent et l'achèvent. D'autre part, il s'inscrit dans une temporalité complexe, puisqu'il n'existe qu'en vertu des potentiels regards qui seront portés sur lui. Le document se situe donc dans un espace résolument intermédiaire : entre le réel, en soi insaisissable, et les discours qui prétendent l'éclairer, mais également entre trace du passé, actualisation présente et usages futurs. Enfin, le document dépend toujours d'un sujet qui choisit (ou refuse) de le constituer comme tel : son statut est donc précaire et révoquant.

Aussi le document, même s'il est couramment assimilé à la preuve, est avant tout le lieu d'un questionnement. La notion semble indissociable d'une certaine instabilité formelle (est-il possible de définir formellement le document ?) et d'une incomplétude fondamentale (le document ne dit rien en soi, mais doit être interprété).

Pourtant, cette incertitude connaît également un versant positif et constructif. Ce sont précisément la labilité et la position intermédiaire du document qui en font un outil et une aide à la compréhension de certains faits historiques ou sociologiques.

Le document pourrait ainsi se penser comme une première mise en forme, une première élaboration du réel – laquelle en appelle nécessairement d'autres. Il constitue une étape préalable à de nombreux discours sur le réel, comme si la science, l'histoire ou la littérature (une certaine littérature, du moins) ne pouvaient y avoir accès directement mais supposaient, pour se construire, un passage par le document. La notion de document invite

¹ « [L]e document n'est jamais suffisant ni fermé sur lui-même : il est circonstanciel », Jean-François Chevrier et Philippe Roussin, « Présentation », in « Le parti pris du document 2 : littérature, photographie, cinéma et architecture au XXe siècle », *Communications*, n°79, numéro dirigé par Jean-François Chevrier et Philippe Roussin, Seuil, juin 2006, p. 6.

donc à s'interroger sur la fabrique et le matériau, sur ce avec quoi l'on crée des œuvres et ce à l'aide de quoi l'on construit les savoirs.

La vague actuelle d'intérêt pour le document est liée à une telle interrogation. Celle-ci se manifeste aussi bien sous la forme d'expositions et d'œuvres que de réflexions dans des domaines extrêmement variées, qui vont de l'historiographie aux études cinématographiques, et de l'anthropologie à la philosophie. Partout aujourd'hui le document est mis en scène et mis en question. Tel ne fut pas toujours le cas : au cours des deux siècles précédents, furent affirmés tantôt une foi absolue en la force de conviction du document, tantôt un soupçon quant à sa consistance réelle ou quant à sa possible objectivité. Les articles qui constituent ce numéro semblent indiquer que nous nous situons actuellement dans une troisième « ère du document », au cours de laquelle chercheurs et écrivains, conscients des failles et des faiblesses de la notion, mais également de son immense productivité, s'interrogent sur leur rapport au document tout en continuant à explorer les différentes modalités de son appropriation.

C'est donc à ces chercheurs et à ces écrivains que nous avons tenté, dans ce numéro, de poser la question du document et du rapport qu'il est susceptible d'entretenir à l'écriture contemporaine (écriture historique ou écriture littéraire). Peut-on affirmer que le document se définit exclusivement par ses usages ? Si non, existe-t-il d'autres critères possibles de définition du document ? Si oui, cela implique-t-il qu'il existe différents documents pour différents usages ?

Aborder la question par le biais de la littérature, judicieusement située à un carrefour entre la création et la production d'un savoir, nous a semblé pouvoir renouveler les approches historiennes et artistiques du document.

La littérature, tant du point de vue de la création que de celui des études littéraires, tout en s'inspirant de l'histoire ou de la sociologie, invente ses propres usages du document et réfléchit ainsi son rapport aux savoirs. A travers eux, c'est la question d'une éventuelle spécificité des usages littéraires du document qui se pose. Si l'on part de l'hypothèse selon laquelle celui qui s'empare du document y laisse son empreinte, quelle empreinte la littérature et les études littéraires impriment-elles sur le document ? Et inversement qu'est-ce que l'entrée dans une ère d'interrogation et de mise en question du document modifie dans le domaine de la création littéraire et dans celui des études littéraires ?

Faire de la littérature, c'est avant tout produire des œuvres qui suscitent, tout comme le document, des interrogations et interprétations variées, voire contradictoires. Faire de la littérature, c'est aussi mettre en place des outils de lecture de ces œuvres et des champs dans lesquels elles émergent, en s'aidant notamment de documents, ou en observant la façon dont ils sont insérés dans un discours. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une réappropriation en vue d'une production, scientifique ou artistique.

C'est pourquoi il nous a semblé nécessaire d'accorder dans ce numéro la parole à différents acteurs, institutionnels (les chercheurs en littérature) autant qu'artistiques (les écrivains) et d'envisager les usages du document d'un point de vue non seulement théorique, mais également pratique, en interrogeant ceux qui lisent et écrivent *avec* le document.

* * *

Le dossier suit un tel partage entre différentes pratiques, différents discours et différents acteurs – d'une part les chercheurs, qui questionnent l'écriture « documentée »,

d'autre part ceux qui la pratiquent, dans le domaine de la littérature et de l'écriture historienne.

Une première partie est consacrée aux formes et usages littéraires du document, aux auteurs qui se les approprient, les transforment, ou qui produisent des œuvres à valeur documentaire. Comment le document est-il intégré à l'œuvre littéraire ? En quoi cette intégration remet-elle en cause le statut même, voire la finalité de l'écriture ? Il s'agira notamment de s'interroger sur les notions d'œuvre ou de genre documentaire, mais également de style documentaire, le document étant souvent à l'origine d'une hétérogénéité problématique du discours.

Lionel Ruffel, s'interroge sur une nouvelle forme de réalisme contemporain qu'il propose de nommer les « narrations documentaires », regroupant des œuvres qui relèvent tout à la fois de la relation de voyage, de l'enquête sociologique, de l'essai politique, du récit biographique et autobiographique. Il souligne l'hétérogénéité presque nécessaire de leur nature formelle, des positions auctoriales adoptées, du « matériau » qu'elles utilisent. Cette hétérogénéité s'inscrit dans un mouvement de cartographie cognitive du monde et de sa complexité, et pose de manière inédite la question même du littéraire.

Marie-Jeanne Zenetti interroge quant à elle la notion même de « montage documentaire » à travers deux cas limites où le document est livré en lieu et place de l'œuvre. Alexander Kluge dans *Stalingrad, description d'une bataille*, et Charles Reznikoff dans *Testimony* se cantonnent volontairement à un geste de sélection, de compilation et de mise en forme de discours préexistants, *ready-made*, sans jamais interpréter ou analyser les documents qu'ils citent. Pourtant cette intégration à un contexte littéraire suffit à modifier le regard que le lecteur porte sur le document : le prélèvement est aussi un déplacement qui l'ouvre à d'autres usages et à d'autres interrogations.

Aux frontières de la fiction et de la *non-fiction*, Lily Robert-Foley se propose d'étudier l'interpénétration de deux textes constituant eux aussi des cas-limites, *2666* de Roberto Bolaño, et *Huesos en el Desierto* de Sergio González Rodríguez. Ces deux ouvrages portent sur le même sujet (le meurtre, réel, de 300 femmes dans la ville mexicaine de Juarez), mais les traitent chacun en repoussant les limites du genre auquel ils sont supposés appartenir (la fiction, pour le premier, le documentaire, pour le second). La mise en regard de ces deux œuvres témoigne de la porosité des frontières générique dans l'écriture contemporaine, et invite à s'interroger sur leur pertinence. Enfin, c'est aussi à l'hybridation et à la contamination transgénérique que s'intéresse Véronique Montémont, à partir de textes autobiographiques contemporains, dans lesquels l'entité indivise du *je*, fondatrice de l'énonciation autobiographique, s'ouvre à la pluralité, par l'inclusion de divers documents, d'autant plus valorisés dans l'autobiographie qu'ils assurent un ancrage référentiel. Ces textes (de Jacques Roubaud, Marie Billetdoux, Lydia Flem, Michel Winock, Christiane Rochefort) interrogent la forme même de l'autobiographie et participent parfois du désir d'une autobiographie assimilatrice, qui cherche à inscrire la destinée individuelle dans l'histoire familiale, sociale ou politique.

Une deuxième partie du dossier est consacrée aux croisements que la notion de document invite à établir entre discipline historique et discipline littéraire. Qu'apporte le document au discours de l'historien, en termes narratologiques ? Quand devient-il archive, et surtout, comment interroger cette archive qui, en histoire littéraire, tend parfois à ériger l'œuvre en *monument* ?

Bérenger Boulay s'intéresse ici à l'histoire en tant que discours, et plus particulièrement aux discours que les historiens tiennent sur leur propre pratique. Si une telle question semble d'abord relever des domaines de l'historiographie et de l'épistémologie, voire de l'histoire des

représentations, elle gagne de toute évidence à être envisagée du point de vue de l'étude des discours, avec les outils que la rhétorique et les études littéraires ont su inventer pour au jour les structures de langage qui l'articulent. Bérenger Boulay montre ainsi qu'il existe dans les discours des historiens sur leur travail une métaphore récurrente, celle du voyage. En dépliant cette image telle qu'elle se manifeste dans les écrits de plusieurs d'entre eux, il étudie la polysémie de cette figure, qui certes illustre la dimension rétrospective de l'historiographie, mais qui élabore également une représentation du travail du document par l'écriture, tout en faisant signe vers une expérience de l'altérité comme fondement même de la démarche historienne.

De façon quasi symétrique, Camille Bloomfield propose une réflexion sur la possibilité, pour les études littéraires, d'utiliser les archives d'écrivains, non seulement comme source d'information sur la fabrique des œuvres – comme le fait déjà depuis longtemps la critique génétique, mais aussi comme des documents que l'on peut interroger pour mieux cerner à la fois le rapport de ces écrivains à leur mémoire, et, en filigrane, le fonctionnement de l'institution littéraire elle-même. À partir de son travail sur les archives de l'Oulipo, elle tente de montrer comment réinvestir des travaux issus de l'historiographie pour repérer la façon dont certains écrivains transforment, plus ou moins volontairement, leurs *documents* en autant de *monuments* pour la postérité.

Enfin, une troisième partie du dossier donne la parole à ceux qui pratiquent l'écriture *du* document et *avec* le document.

L'œuvre de Jacques Jouet, poète, essayiste, romancier et auteur de théâtre, membre de l'Oulipo, témoigne d'un intérêt entêté pour le document et ses possibilités d'appropriation par la littérature. *L'Histoire poèmes* constitue ainsi un recueil de poèmes « documentés », qui chacun évoquent un événement historique précis, et dont la source est livrée explicitement. Il revient dans ce numéro sur le rapport que la littérature et son propre travail d'écrivain entretiennent avec le document, et nous livre un extrait inédit d'une œuvre « documentée » en cours.

Du côté de l'histoire, nous présentons enfin un entretien avec Arlette Farge, qui a intensément *pratiqué* l'archive sans jamais cesser de la *penser*. Celle qui nous a transmis son « goût de l'archive » a accepté de répondre à nos questions et suggestions sur les rapprochements possibles entre l'écriture historienne et l'écriture à contrainte, ainsi que sur différentes modalités possibles d'usage et de transmission du document dans l'écriture de l'histoire (monstration, citation, interprétation).

Le document apparaît ainsi comme un point d'articulation et de rencontre entre différents discours sur le monde : celui du littéraire et celui de l'historien, celui de l'écrivain et celui du théoricien, celui du témoin et celui du chercheur, et ce sont ces discours que nous souhaitons voir se confronter et se compléter dans ce numéro, dans une volonté explicite de décloisonnement des disciplines. Toute production d'un savoir ou d'un discours (artistique ou scientifique) sur le réel passe par la confrontation avec une parole hétérogène, autre que celle de l'œuvre littéraire ou du chercheur. En ouvrant la perspective d'un croisement des disciplines, des discours et des arts, la question de l'usage du document affirme également la nécessité qu'il y a de revenir, avec obstination, sur ce à partir de quoi l'on élabore ces discours, littéraires ou scientifiques, sur, dirait Michel de Certeau, « le lieu d'où l'on parle ».

Camille Bloomfield et Marie-Jeanne Zenetti